

La valise



Titre original: *Чемодан*

Première édition française parue en 2001 dans la collection Anatolia aux éditions du Rocher

© 1986, Sergei Dovlatov
All rights reserved

© pour la traduction française: éditions la Baconnière, 2020

Éditions la Baconnière
4 rue Maunoir, 1207 Genève

La Baconnière bénéficie du soutien de la République et canton de Genève, et d'une prime d'encouragement de l'Office fédéral de la culture pour les années 2019-2020

ISBN: 978-2-889600-22-9

Sergueï
Dovlatov
La
valise

Traduit du russe par Jacques Michaut-Paternô

Révisé par Annick Morard

La Baconnière

Même ainsi, ma Russie, tu m'es
de tous les pays le plus cher.
ALEXANDRE BLOK

PRÉFACE

Au bureau des visas, cette connasse me dit :

— Chaque partant a droit à trois valises. C'est la norme qui a été fixée. Il s'agit d'une disposition spéciale du ministère.

Protester n'aurait servi à rien. C'est pourtant ce que je fis :

— Pas plus de trois valises ? Et toutes mes affaires, alors ?

— Quelles affaires ?

— Ma collection de petites voitures par exemple ?

— Vendez-la, répliqua sans réfléchir la fonctionnaire.

Puis elle ajouta, en fronçant légèrement le sourcil :

— Faites une réclamation, si vous n'êtes pas content.

— Je suis content.

Après la prison, tout m'allait.

— Dans ce cas comportez-vous correctement...

Une semaine plus tard, j'étais déjà en train de faire mes bagages. Pour finir, une seule valise, c'était largement assez.

J'en aurais presque pleuré. J'ai trente-six ans, dont dix-huit passés à travailler. Je gagne plus ou moins ma vie, j'achète des choses, j'avais l'impression de posséder deux

ou trois bricoles. Résultat : juste une valise. Qui plus est, de dimensions plutôt modestes. Je suis un misérable, c'est ça ? Comment en étais-je arrivé là ?

Les livres ? J'avais surtout des livres interdits. Le genre de chose que la douane ne laisse pas passer. Il a fallu les distribuer aux amis avec ce qu'il est convenu d'appeler les archives.

Les manuscrits ? Je les avais depuis longtemps envoyés clandestinement à l'Ouest.

Les meubles ? Mon bureau prit le chemin d'un dépôt-vente. Le peintre Tcheguine, qui jusque-là s'était contenté de caisses, récupéra mes chaises. Je jetai le reste.

Je partis donc avec une seule valise. Cartonnée, recouverte de toile et renforcée aux angles par des coins métalliques. La serrure ne fonctionnait pas. Il fallut ficeler le tout avec une corde à linge.

Par le passé, cette valise m'avait accompagné en camp de pionniers. Le couvercle portait à l'encre l'inscription : « Groupe des juniors. Sergueï Dovlatov ». À côté quelqu'un avait amicalement griffonné : « merdeux ». La toile était déchirée par endroits.

Des photographies étaient collées à l'intérieur du couvercle. Rocky Marciano, Armstrong, Brodsky, Lollobrigida dans une robe transparente. Le douanier essaya d'arracher Lollobrigida avec les ongles. Il réussit juste à l'égratigner.

Il ne toucha pas à Brodsky et demanda simplement qui c'était. Ce à quoi je répondis : un lointain parent...

Le 16 mai, je me retrouvai en Italie, à Rome, à l'hôtel Dina. Je glissai ma valise sous le lit.

Je reçus bientôt des honoraires de différentes revues russes. Je fis alors l'acquisition de sandales bleues, de jeans en flanelle et de quatre chemises en lin. La valise resta fermée.

Trois mois plus tard, j'étais aux États-Unis, à New-York. Je descendis d'abord à l'hôtel Rio puis chez des amis à

Flushing. Finalement je louai un appartement dans un joli quartier. Et flanquai la valise dans le fond d'un placard sans même défaire la ficelle.

Quatre années passèrent. Notre famille se reconstitua. Ma fille devint une jeune Américaine et j'eus un fils. Il grandit et commença à faire des siennes. Un jour, excédée, ma femme lui crie :

— File immédiatement dans le placard !

Au bout de trois minutes environ, je fais sortir mon fiston et lui demande :

— Alors, tu as eu peur, tu as pleuré ?

Il me répond :

— Non, j'étais assis sur la valise.

J'empoignai alors la valise et l'ouvris.

Il y avait au-dessus un costume croisé tout à fait convenable, en prévision des interviews, symposiums, conférences et réceptions. Je pense qu'il aurait fait l'affaire même pour la remise du Nobel. Ensuite une chemise en popeline et des chaussures enveloppées dans du papier. En dessous un blouson en velours côtelé, doublé de fausse fourrure. Sur la gauche une chapka en faux chat. Trois paires de chaussettes finlandaises en crêpe synthétique. Des gants d'automobiliste. Et enfin un ceinturon d'officier en cuir.

Une page de la Pravda datant de mai 1980 tapissait le fond. Un titre en gros caractères proclamait : « Son enseignement ne mourra jamais ! » Au centre, un portrait de Karl Marx.

Écolier, j'adorais dessiner les guides du prolétariat mondial. Marx surtout. Il suffisait de faire un quelconque pâté, c'était déjà ressemblant.

J'examinai la valise vide. Karl Marx au fond. Brodsky sur le couvercle. Et entre les deux, une vie foutue, inestimable, unique...

Je refermai la valise. A l'intérieur les boules de naphthaline roulèrent bruyamment. Mes affaires formaient un tas

bariolé sur la table de la cuisine. C'était tout ce que j'avais accumulé en trente-six ans, durant toute ma vie en Russie. Je me demandai: Est-ce que vraiment tout y est? Et répondis: Oui, tout y est.

C'est alors que les souvenirs, comme on dit, refirent surface. Ils étaient probablement restés enfouis dans les plis de ces pauvres hardes. Et voilà que brusquement ils émergeaient. Des souvenirs qu'on pourrait intituler: «De Marx à Brodsky». Ou, pourquoi pas: «Bilan d'une vie». Ou, disons, simplement: «La valise»...

Mais, comme d'habitude, l'entrée en matière a traîné en longueur.

LES CHAUSSETTES FINLANDAISES EN CRÊPE

Cette histoire remonte à dix-huit ans. À l'époque j'étais étudiant à l'université de Leningrad.

Les bâtiments de l'université étaient situés dans la partie ancienne de la ville. La conjugaison de la pierre et de l'eau confère à ce quartier une atmosphère particulière, majestueuse. Difficile d'être paresseux dans une pareille ambiance, mais moi j'y parvenais.

Il existe sur terre des sciences exactes. Ce qui veut dire qu'il en existe aussi d'inexactes. Parmi celles-ci les lettres, je pense, occupent la première place. J'étais donc devenu étudiant en lettres.

Au bout d'une semaine, une fille mince avec des chaussures de marque étrangère tomba amoureuse de moi. Elle s'appelait Assia.

Assia me présenta à ses amis. Tous plus âgés que nous, ingénieurs, journalistes, opérateurs de cinéma. Il y avait même un directeur de magasin.

Ces gens étaient bien habillés. Ils aimaient les restaurants, les voyages. Certains possédaient même une voiture.

Tous me paraissaient alors énigmatiques, forts et attirants. J'aurais aimé appartenir à leur cercle.

Beaucoup d'entre eux par la suite ont émigré. Ce sont maintenant des Juifs d'un certain âge, normaux.

La vie que nous menions nécessitait des dépenses importantes. La plupart du temps, les amis d'Assia s'en chargeaient, ce qui me mettait terriblement mal à l'aise.

Je me souviens qu'une fois le docteur Logovinski me glissa discrètement quatre roubles pendant qu'Assia appelait un taxi...

On peut diviser les gens en deux catégories. Ceux qui interrogent et ceux qui répondent. Ceux qui posent des questions et ceux qui en réponse froncent les sourcils, l'air irrité.

Les amis d'Assia ne posaient pas de questions. Quant à moi, je passais mon temps à l'interroger :

— Où étais-tu ? Qui as-tu salué dans le métro ? D'où sors-tu ce parfum français ?...

La plupart des gens considèrent comme insolubles les problèmes dont la solution ne leur convient pas. Et ils ne cessent de poser des questions, bien qu'ils n'aient absolument pas besoin de réponses précises...

Bref, je me conduisais de façon importune et stupide.

J'eus bientôt des dettes. Elles progressaient de façon géométrique pour atteindre en novembre la somme monstrueuse pour l'époque de quatre-vingts roubles.

Je découvris le mont-de-piété avec ses files d'attente, ses reçus, son atmosphère de tristesse et de pauvreté.

Tant qu'Assia était à mes côtés, je n'y pensais pas. Mais dès que nous nous quittions, l'idée de ces dettes s'abattait sur moi comme un brouillard noir.

Je me réveillais avec un pressentiment de catastrophe. Je restais des heures sans pouvoir m'habiller. J'envisageais sérieusement de dévaliser une bijouterie.

J'avais fini par me convaincre qu'un amoureux sans le sou ne pouvait avoir que des pensées criminelles.

À cette époque mes succès universitaires étaient déjà fortement compromis. Ceux d'Assia n'étaient déjà pas bien brillants auparavant. L'administration de la faculté émit des doutes sur notre moralité.

J'ai remarqué que lorsqu'un homme est amoureux et qu'il a des dettes, on finit toujours par se poser des questions sur sa moralité.

Bref, c'était l'horreur.

Un jour, j'errais dans la ville à la recherche de six roubles. Je devais absolument récupérer mon manteau d'hiver engagé au mont-de-piété. C'est alors que je tombai sur Fred Kolesnikov.

Fred fumait, accoudé à la rampe dorée du magasin Elisseïev. Je savais qu'il traficotait.

Assia nous avait présentés par le passé.

C'était un grand type d'environ vingt-trois ans, au teint malade. Il se passait nerveusement la main dans les cheveux tout en parlant.

Sans réfléchir je m'approchai :

— Est-ce que je peux vous demander de me prêter six roubles jusqu'à demain ?

Lorsque j'empruntais de l'argent, je prenais toujours un ton dégagé, histoire de laisser aux gens la liberté de refuser.

— Rien de plus facile, dit Fred en sortant un petit portefeuille carré.

Je regrettai de ne pas avoir demandé plus.

— Prenez davantage, dit Fred.

Mais, comme un imbécile, je refusai.

Fred me regarda avec curiosité.

— Allons déjeuner, dit-il. Je vous invite.

Il était décontracté, naturel. J'ai toujours envié les gens qui parviennent à l'être.

Le restaurant Tchaïka était à trois pâtés de maisons. La salle était déserte. Les serveurs fumaient à l'une des tables

latérales.

Les fenêtres étaient grand ouvertes. L'air agitait doucement les rideaux.

Nous nous dirigeâmes vers le fond de la salle. C'est alors qu'un jeune homme en blouson argent orné d'un dragon arrêta Fred. Une conversation quelque peu énigmatique s'engagea entre eux :

— Bienvenue.

— Mes respects, répondit Fred.

— Alors ?

— Alors rien.

Le jeune homme haussa les sourcils, l'air déçu.

— Rien du tout ?

— Rien.

— Pourtant, j'avais bien insisté.

— Je suis vraiment désolé.

— Mais je peux encore compter dessus ?

— Bien entendu.

— Dans le courant de la semaine, ce serait parfait.

— Je vais essayer.

— Et pour la garantie ?

— Aucune garantie. Mais je vais voir ce que je peux faire.

— Ce sont bien des marques étrangères ?

— Évidemment.

— J'attends votre coup de fil.

— Sans faute.

— Vous avez gardé mon numéro ?

— Malheureusement non.

— Notez-le, s'il vous plaît.

— Avec plaisir.

— Bien sûr, tout ceci doit rester entre nous.

— Bien entendu.

— Vous pourriez peut-être passer directement avec la marchandise ?

— Volontiers.

— Vous vous souvenez de l'adresse ?

— Je crains que non...

Et ainsi de suite.

Nous nous installâmes dans un coin à l'écart. On distinguait nettement les marques du fer à repasser sur la nappe rugueuse.

Fred dit :

— Regardez-moi ce gus. Il y a un an, il m'a commandé un lot de Delbana avec croix...

Je l'interrompis :

— C'est quoi, des Delbana avec croix ?

— Des montres. L'important n'est pas là... Ça fait bien dix fois que je lui apporte la marchandise, il ne la prend jamais. Chaque fois il me sort une nouvelle excuse. Bref, il se défile. J'ai fini par me demander : Qu'est-ce que c'est que ce numéro ? Et soudain j'ai réalisé qu'il ne voulait pas ACHETER mes Delbana avec croix. Ce qu'il veut, c'est se prendre pour un homme d'affaires qui a besoin d'un stock de marchandises occidentales. Il veut simplement me poser indéfiniment la même question : « Et alors, ce que j'avais demandé ? »...

La serveuse prit la commande. Nous nous mîmes à fumer. J'étais intrigué.

— Vous ne risquez pas d'être coffré ?

Fred réfléchit et répondit tranquillement :

— Ce n'est pas exclu. Ce sont les copains qui me vendront, ajouta-t-il sans aigreur.

— Et si vous laissez tomber ?

Fred fronça les sourcils :

— Avant j'étais magasinier. À quatre-vingt-dix roubles par mois...

Il se redressa soudain et s'exclama :

— On se croirait dans un abominable numéro de cirque !

— La prison, ce n'est pas mieux.

— Que voulez-vous que je fasse ? Je n'ai aucun talent particulier. Me tuer au travail pour quatre-vingt-dix roubles, pas question... Bon, d'accord, disons que de mon vivant j'avale deux mille boulettes de viande, j'use vingt-cinq costumes gris anthracite et je feuillette sept cents numéros d'*Ogoniok*. Et après ? Je crèverai sans avoir même égratigné l'écorce terrestre ?... Mieux vaut vivre une seule minute, mais comme un homme !...

À ce moment-là on nous apporta la vodka et de quoi manger.

Mon nouvel ami continuait de philosopher :

— Avant la naissance, il n'y a rien. Après la mort, rien non plus. La vie n'est qu'une poussière dans l'océan indifférent de l'éternité. Essayons au moins de ne pas gâcher cet instant avec de la tristesse et de l'ennui ! Tentons de laisser notre empreinte sur l'écorce terrestre. Que les médiocres portent leur croix ! De toute façon, ce n'est pas eux qui accompliront des exploits. Ils ne sont même pas capables de commettre des crimes...

Je faillis lui crier : « Vous pensez vraiment accomplir des exploits, vous ? » Mais je n'en fis rien. Après tout, c'était lui qui payait la vodka.

Nous passâmes environ une heure au restaurant. Puis je dis :

— Je dois y aller. Le mont-de-piété va fermer.

C'est alors que Fred Kolesnikov me fit une proposition :

— Si vous voulez, on s'associe ? Je suis du genre prudent, pas question de toucher à l'or ou aux devises. Financièrement vous vous renflouez et, qui sait ? vous pourrez peut-être même lancer votre propre affaire. Allez, dites oui. Buons, on en reparle demain...

Le lendemain je crus que mon ami me jouait un tour. Mais Fred était seulement en retard. Nous avons rendez-vous près de la fontaine abandonnée, en face de l'hôtel Astoria. Nous nous éloignâmes dans les buissons. Fred dit :

— Deux Finlandaises vont débarquer d'ici une minute avec la marchandise. Prenez un taxi et emmenez-les à cette adresse... On se dit vous, sauf erreur?

— Autant se tutoyer. À quoi bon toutes ces manières?

— Alors prends une voiture et file à cette adresse.

Fred me fourra un bout de journal dans la main et poursuivit :

— Un certain Rymar viendra à ta rencontre. Tu ne peux pas te tromper, il a une tête de crétin et un pull orange. Je vous rejoindrai dix minutes après. Tout se passera bien !

— Je ne parle pas le finnois.

— Aucune importance. Tout ce que tu as à faire, c'est sourire. J'y serais bien allé moi-même mais on me connaît là-bas...

Il me saisit le bras :

— Les voilà ! À toi de jouer !

Et il disparut derrière les buissons.

Pris d'un trac terrible, j'allai au-devant des deux femmes. On aurait dit deux paysannes, avec leurs larges visages hâlés. Elles portaient des imperméables clairs, des chaussures élégantes et des fichus aux couleurs vives. Chacune transportait un sac à provisions, gonflé comme un ballon de football.

Tout en gesticulant avec fougue, je réussis enfin à les conduire à la station de taxis. Il n'y avait pas de file d'attente. Je ne cessais de répéter : « Mister Fred, mister Fred... » en touchant la manche de l'une des femmes.

— Où est ce type ? dit-elle soudain, l'air furieux. Où est-il passé ? Il nous mène en bateau ou quoi ?

— Vous parlez russe ?

— Ma mère était russe.

Je dis :

— Mister Fred sera là un peu plus tard. Mister Fred m'a demandé de vous emmener chez lui.

Une voiture arriva. Je donnai l'adresse. Puis je me mis à regarder par la vitre. Je n'aurais jamais cru qu'il y avait autant de miliciens parmi les passants. Les femmes parlaient entre elles en finnois. Visiblement, elles étaient contrariées. Mais ensuite elles éclatèrent de rire et je me sentis soulagé.

Sur le trottoir un type en pull couleur feu m'attendait. Il m'adressa un clin d'œil et dit :

— Vise un peu leurs têtes !

— Non mais tu t'es regardé ? répliqua Ilona, la plus jeune.

— Elles parlent russe, dis-je.

— Parfait, dit Rymar sans se démonter, formidable. Ça rapproche. Alors, ça vous plaît, Leningrad ?

— Pas mal, répondit Maria.

— Vous êtes allées à l'Ermitage ?

— Pas encore. C'est où ?

— Là où il y a des tableaux, des souvenirs et tout le reste. Avant, c'est là qu'habitaient les tsars.

— Il faudra qu'on aille voir, dit Ilona.

— Passer à côté de l'Ermitage ! se désola Rymar.

Il ralentit même le pas. Comme si l'amitié de deux femmes aussi incultes le rebutait

Nous montâmes au premier. Rymar poussa la porte, qui n'était pas fermée. La vaisselle s'empilait un peu partout. Les murs étaient recouverts de photos. De chatoyantes pochettes de disques étrangers jonchaient le divan. Le lit était défait.

Rymar alluma la lumière et mit rapidement de l'ordre. Puis il demanda :

— C'est quel genre de marchandise ?

— Dis-moi plutôt où est ton ami avec l'argent.

Au même instant, des pas retentirent et Fred Kolesnikov fit son apparition. Il tenait à la main un journal qu'il avait retiré de la boîte aux lettres. Il avait l'air tranquille, indifférent même.